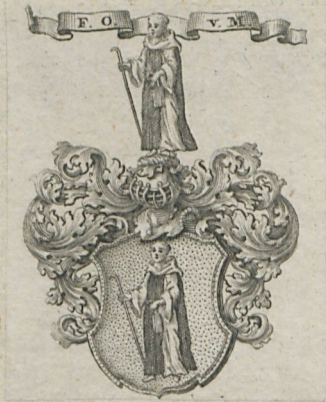




act

19



3416.

Leitzkau



CHARLOT,

OU

LA COMTESSE

DE GIVRI,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Par Mr. de VOLTAIRE.



à DRESDE, 1770.

CHEZ GEORGE CONR. WALTHER,

Libraire de la Cour.

CHARLOTTE
LA COMTESSE
DE CLARY
COMEDIE
EN TROIS ACTES



PARIS, 1780
Chez GEORGE CORN. MATHIEU
Rue de la Harpe



PRÉFACE.

CETTE Pièce de société n'a été faite que pour exercer les talens de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant & de danse, du comique, du tragique, de la Morale & de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux Théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui en Italie plusieurs Académiciens s'amusent à reciter des Pièces qui ne sont jamais jouées par des Comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-tems en France, & même chez quelques-uns de nos Princes. Rien n'anime plus la société, rien ne donne plus de grace au corps & à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu, & ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette Pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de Lettres, qui, sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre avec toute la bonté & tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV. est véritablement le héros de la Pièce; mais il avait déjà paru dans la Partie de chasse, représentée sur le même théâtre, & on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRI, veuve, toujours attachée au parti d'Henri IV.

JULIE, parente & pupile de la Comtesse.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS DE GIVRI, jeune homme qui n'a pas profité de l'éducation qu'il a reçue.

CHARLOT, élevé dans le Château avec le Marquis, & qui a réussi à tout ce que le Marquis a négligé.

Madame AUBONNE, ancienne nourrice du Marquis, gouvernant la maison.

L'INTENDANT, bon & honnête homme, aimant à faire des contes.

BABET, jeune personne élevée dans le Château pour être auprès de la Comtesse.

GUILLOT, fils d'un Fermier de la Terre.

Plusieurs Domestiques.

La Scène est au Château de Givri.

CHAR-



CHARLOT,
OU
LA COMTESSE
DE GIVRI.

ACTE I.

SCENE I.

Le Théâtre représente une grande Salle où des Domestiques portent & ôtent des meubles. L'Intendant de la maison est à une table, un Courier en bottes à côté; Madame Aubonne cout, & Babet file à un rouet.

L'INTENDANT écrivant.

Quatorze mille écus!... ce compte perce
l'ame...

Ma foi, je ne fais plus comment fera Madame
Pour recevoir le Roi qui vient dans ce Château.

A 3

Le

6 CHARLOT,

Le COURIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh, oui.

BABET.

Que ce jour fera beau !

Madame Aubonne, ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce Château, ce grand Roi, ce bon maître!

Mad. AUBONNE *cousant*.

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider ;

Je ne vous vois jamais que pleurer ou boudier.

Quand tout le monde rit, court, saute, danse &
chante,

Notre Bonne est toujours dans sa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunettes, on rit peu, mes enfans ;

Ris tant que tu pourras, chaque chose a son tems.

LE COURIER.

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête fera chère. . .

Mais pour ce Prince Auguste on ne sauroit trop
faire.

Le COURIER.

Faites donc vite.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui

Que Charlot, mon enfant, pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince!

Le

Le COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne :
Il assiégeait, vous dis-je, une ville... en Cham-
pagne.

Le COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval & le dernier au lit... :

Le COURIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie ;
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche... :

Le COURIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes payfans, par un chemin secret,
En ayant apporté s'étaient laissé surprendre ;
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

*(Tous ceux qui sont sur la Scène s'approchent &
tendent le cou pour entendre le conte. Une Ser-
vante qui balayait, écoute en s'appuyant le men-
ton sur le manche du balai.)*

Mad. AUBONNE se levant.

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

Le COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT *écrivant toujours.*

Le Roi...

Quatorze mille écus en fix mois...

Le COURIER.

Sur ma foi

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT,

Je m'y perds, quand j'y pense...

Le Roi les rencontra... son auguste clémence...

(Ici tous font un cercle autour de l'Intendant.)

BABET,

Leur fit grace, fans doute.

L'INTENDANT,

Hélas! il fit bien plus;

Il leur distribua ce qu'il avoit d'écus.

Le Béarnais, dit-il, est mal en équipage,

Et s'il en avoit plus vous auriez davantage.

Tous ensemble,

Le bon Roi! le grand Roi!

L'INTENDANT,

Ce n'est pas tout; le pain

Manquait dans cette ville, on y mourait de faim,

Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(il tire son mouchoir & s'essuye les yeux.)

Le COURIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET,

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel

Un grave Ambassadeur... je ne fais plus lequel,

Vit

Vit sa jeune Noblesse admise à l'audience,
L'entourer, le presser, sans trop de bienséance :
Pardonnez, dit le Roi, ne vous étonnez pas,
Ils me pressent de même au milieu des combats.

Le COURIER.

Ça donne du desir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, Nourrice?

Mad. AUBONNE *se remettant à coudre.*

Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui

Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.

Un soir, près d'un Couvent...

Le COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit : la voilà... Tu pourras la remettre

Au premier des Fouriers que tu rencontreras,

Tu partiras en hâte, en hâte reviendras ;

Madame de Givri veut savoir à quelle heure

Il veut de sa présence honorer sa demeure...

Quatorze mille écus!... & cela clair & net...

On en doit la moitié... Va vite.

Le COURIER.

Adieu, Babet.

[*il sort.*]

BABET *filant.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste !

Comtez-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste ;

A 5

No-

Notre jeune Marquis, que la bonne a nourri,
Est un franc garnement, & j'en suis bien marri.

Mad. AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mad. AUBONNE.

Notre Marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh! non.

Il n'a point d'amitié, le mal est sans remede.

Mad. AUBONNE.

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT.

Les vices de l'esprit peuvent se corriger :

Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le chan-
ger.

S C E N E II.

Les Acteurs précédens, GUILLOT.

GUILLOT *accourant.*

AH! le méchant Marquis! comme il est mal-
honnête!

Mad. AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUIL-

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent.
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à présent.

Passé encor pour un seul, mais deux!

BABET.

Bon! c'est de joie

Qu'il t'aura souffleté. Tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le Roi,
Qu'on ne fait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT *écrivait.*

La chose est mal pourtant... Madame la Comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens: & Guillot est le fils d'un Fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un Innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire

Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis?

GUIL-

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai ? ... Tu dis
Que je plais à Monsieur ?

GUILLOT.

Oh ! tu ne lui plais guere ;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu fais, épouser tes attraits,
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc ?

Mad. AUBONNE.

Quelle fotte folie !

Le Marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de Madame, & qui, dans la maison,
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-tems, que je formai moi-même,
C'est pour lui qu'on la garde, & c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien il en veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands Seigneurs ont de terribles
droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de Cour, de
Ville,

Et de Village encor. Ils en ont une file :
Ils vous écrément tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet : parbleu, chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment ?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage.
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage
Je

Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
 Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
 Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
 Les deux pefans soufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. AUBONNE.

Des soufflets à mon fils?

GUILLOT.

Eh!... j'entends, si j'osais...

Mais Charlot m'en impose, & je n'ose jamais.

L'INTENDANT.

Non, je ne pourrai plus suffire à la dépense.
 Ah! tous les grands Seigneurs se ruinent en France.

Il faut couper des bois, emprunter cherement,
 Et l'on s'en prend toujours à Monsieur l'Intendant.

Ça, je vous disais donc qu'auprès d'une Abbaye,
 Une vieille Baronne & sa fille jolie
 Apperçurent le Roi qui venait tout courant.
 Le Duc de Bellegarde était son confident ;
 C'est un brave Seigneur, & que partout on vante,
 Madame la Comtesse est sa proche parente,
 De notre belle fête il fera l'ornement.

SCENE III.

Les Acteurs précédens , le MARQUIS.

(Tous se levent.)

Le MARQUIS.

Mon vieux faiseur de contes, il me faut de l'argent.

Bon-

Bonjour, belle Babet, bonjour, ma vieille bonne.
(à Guillot.)

Ah! te voilà, Maraut; si jamais ta personne
S'approche de Babet, & sur-tout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'affomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis!

Le MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh, de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de me-
nace.

Que vous a fait Guillot?

Mad. AUBONNE.

Tant de brutalité

Sied horriblement mal aux gens de qualité.

Je vous l'ai dit cent fois mais vous n'en te-
nez compte;

Vous me faites mourir de douleur & de honte.

Le MARQUIS.

Allez, vous radotez. . . Monsieur Rente, à l'instant
Qu'on me fasse compter six cens écus comptant.]

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monsieur.

Le MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie,
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse, & pour d'autres
plaisirs;

J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de desirs.
Monsieur mon trésorier, déboursez, le tems
presse.

L'IN-

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
 Quel tems prenez-vous là ? Quoi ! dans le même
 jour

Où le Roi vient chez vous avec toute sa Cour !
 Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

Le MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
 Mon petit Précepteur, que l'on vient d'éloigner,
 M'avait dit que ma mere allait me ruiner ;
 Je vois qu'il a raison.

Mad. AUBONNE.

Fi ! quel discours infâme :
 Soyez plus généreux, respectez plus Madame.
 Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
 Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

Le MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE *pleurant.*

L'ingrat !

GUILLOT *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,

Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
 Vous n'aimez point le Roi ! vous, méchant !

Le MARQUIS.

Eh, si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

Le MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.

Je

Je l'aime... comme il aime... assez peu, c'est l'usage.

Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT *écrivait.*

Et l'argent davantage.

Le MARQUIS.

[à Guillot qui est dans un coin.]

Donnez-m'en donc bien vite... Ah! ah! je t'aperçois;

Attends-moi, malheureux.

S C E N E IV.

Les Acteurs précédens, la COMTESSE.

La COMTESSE.

EH! qu'est-ce que je voi!

Je le cherche par-tout. Que ses mœurs sont rustiques!

Je le trouve toujours parmi des domestiques.

Il se plaît avec eux, il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas!

Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.

Il me traite bien mal.

La COMTESSE.

Consolez-vous, Nourrice;

Mon cœur en tous les tems vous a rendu justice,

Et mon fils vous la doit: on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

Ah! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

La

La COMTESSE.

Je fais qu'en son berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-tems vous sauvâtes sa vie:
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que Madame
Par ses soins maternels amolisse son ame!

Le MARQUIS.

Que de contrainte!

La COMTESSE à l'Intendant.

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous fais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt : mais la dépense est forte,
Cela pourra monter tout au moins... à...

La COMTESSE.

Qu'importe!
Le cœur ne compte point, & rien ne doit couter,
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.

(à ses gens.)

Laissez-moi, je vous prie.

SCENE V.

La COMTESSE, le MARQUIS.

La COMTESSE.

IL est tems qu'une mere,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
B Dans

Dans l'âge où vous entrez, sans plainte & sans ri-
gueur,

Parle à votre raison & sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repoussé ma tendre complaisance ;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,
Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout n'ont pu rien vous appren-
dre :

Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
Le fils de la nourrice, à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez,
Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,
Faisait assidûment ce que vous deviez faire.

Le MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort sçavant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque Académie.
La doctrine est pour eux & non pour ma maison,
Je hais fort le latin, il déroge à mon nom ?
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très-bons Officiers, qui ne savaient pas lire.

La COMTESSE.

S'ils l'avoient sçu, mon fils, ils en feraient meil-
leurs.

J'en ai connu beaucoup qui polissant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
Je suis loin d'exiger qu'aux loix de son devoir
Un Officier ajoute un triste & vain savoir ;
Mais sachez que ce Roi, qu'on admire & qu'on
aime,

A l'esprit très-orné.

Le

Le MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

La COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la Cour.

Le MARQUIS.

Oui, j'y songe.

La COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour

De sa royale main sa bonté ratifie

Le contrat qui vous doit engager à Julie.

Elle est votre parente, & doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

Le MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux.

Marions-nous bientôt.

La COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,

Que du seul intérêt vous parliez le langage.

Le MARQUIS.

Oh! j'aime aussi Julie, elle a bien des appas:

Elle me plaît beaucoup, mais je ne lui plais pas.

La COMTESSE.

Ah! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.

Vos discours, votre ton la révoltent peut-être;

On ne réussit point sans un peu d'art flatteur,

Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

Le MARQUIS.

Je suis fort naturel.

La COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.

Cette pure nature est fort insupportable,

Vos pareils font polis; pourquoi? c'est qu'ils ont eu
 Cette éducation qui tient lieu de vertu.
 Leur ame en est empreinte; & si cet avantage
 N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
 Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son Roi,
 S'oublier prudemment, n'être point tout à foi;
 Dompter cette humeur brusque où le penchant
 vous livre.

Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir
 vivre.

Le MARQUIS.

Pour le Roi, nous verrons comme je m'y pren-
 drai;

Julie est autre chose, elle est fort à mon gré.
 Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
 Que le sçavant Charlot la suive & la courtise.
 Il lui fait des chançons.

La COMTESSE.

Vous vous moquez de nous:
 Votre frere de lait vous rendrait-il jaloux?

Le MARQUIS.

Oui, je ne cache point que je suis en colere
 Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à
 plaire.

Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

La COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
 Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
 Peut-il par son mérite être envers vous coupable?
 Je dois tout à sa mere, oui, je lui dois mon fils,
 Aimez un peu le sien; du même lait nourris,
 L'un doit protéger l'autre. Ayez de l'indulgence,
 Ayez de l'amitié, de la reconnoissance.

Si

Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer ?
Pour ne vous point haïr, il faudrait expirer.

Le MARQUIS.

Ah! vous m'attendrifiez! Madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentimens.

La COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous
Avec tant de respect un mot encor plus doux.

Le MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

La COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

S C E N E VI.

La COMTESSE, le MARQUIS,
CHARLOT.

La COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot: le Marquis m'a promis
Qu'il ferait désormais de vos meilleurs amis.

Le MARQUIS *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

La COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mere?

CHARLOT.

Elle pleure toujours ;
 Et j'implore pour moi votre puissant secours,
 Votre protection, vos bontés toujours cheres,
 Et ce cœur digne en tout des ses augustes peres.
 Madame, vous savez qu'à Monsieur votre fils
 Sans me plaindre un moment je fus toujours sou-
 mis.

Vivre à vos pieds, Madame, est ma plus forte en-
 vie.

Le Héros des Français, l'appui de sa patrie,
 Le Roi des cœurs bien nés ; le Roi qui des Li-
 gueurs

A par tant de vertu confondu les fureurs :
 Il vient chez vous, il vient dans vos belles retrai-
 tes,

Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes,
 Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
 La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
 Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
 On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
 Que mon cœur tout de feu porte envie aujour-
 d'hui

A ces heureux Français qui combattent sous lui.
 Je ne veux point agir en Soldat mercenaire,
 Je veux auprès du Roi servir en Volontaire,
 Hazarder tout mon fang ; sûr que je trouverai
 Auprès de vous, Madame, un asyle assuré.
 Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

La COMTESSE.

Va, j'en ferais autant si j'étais à ta place.
 Mon fils sans doute aura, pour servir sous sa loi,
 Autant d'empressement & de zèle que toi.

Le

Le MARQUIS.

Eh! mon Dieu, oui.... Faut-il toujours qu'on me
compare.

A notre ami Charlot: l'accolade est bizarre.

La COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout soit oublié.
Cà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

Le MARQUIS.

Eh bien, la voilà... mais...

La COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis
& la baise.*

Je révere,

J'ose chérir en vous Madame votre mere.

Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix,

Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

Le MARQUIS.

Va... je suis très-content!

La COMTESSE.

Son bon cœur se déclare

Le mien s'épanouit... Quel bruit, quel tintamarre!



SCENE VII.

Les Acteurs précédens. Plusieurs Domestiques en livrée & d'autres gens entrent en foule. Guillot & Babet sont des premiers. Julie, la Nourrice, sont dans le fond & arrivent plus lentement.

GUILLOT *accourant.*

LE Roi vient.

Tous ensemble.

C'est le Roi!

GUILLOT.

C'est le Roi, c'est le Roi!

BABET.

C'est le Roi! je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin, mais il a bonne mine.

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

La COMTESSE.

A peine j'imagine

Qu'il arrive si-tôt, c'est ce soir qu'on l'attend.
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis... Je rougis. Ma toilette
M'a trop long-tems tenue, & n'est pas encor faite.
Est ce bien déjà lui?

GUILLOT.

Ne le voyez vous pas

Qui vers la basse-cour avance avec fracas?

BA-

BABET.

Il est très beau... c'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, & font sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

[Elle va & vient sur le théâtre.]

La COMTESSE.

Oh! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET.

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien;
Tout le monde m'a dit, c'est lui, la chose est claire.

L'INTENDANT *arrivant à pas comptés.*

Ils se font tous trompés selon leur ordinaire;
Madame, un potillon que j'avais fait partir
Pour s'informer aujuste & pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée & moitié furdorée,
D'excellens pâtissiers, d'acteurs Italiens,
Et de danseurs de corde & de musiciens,
Des flutes, des hautbois, des cors & des trom-
pettes,

Des faiseurs d'acrostiche & de marionnettes.

Tout le monde a crié le Roi sur les chemins.

On le crie au village & chez tous les voisins;

Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire,

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien fots.

La COMTESSE.

Mais, quand vient-il?

B 5

L'IN-

L'INTENDANT.

Ce soir.

La COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
 Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
 Bonjour, Charlot.

Le MARQUIS.

Mon Dieu! que ce Charlot m'ennuyel

[*Ils sortent. La Comtesse reste avec Mad. Aubonne.*]

La COMTESSE.

Viens, ma chère Nourrice, & ne soupire plus.
 A bien placer ton fils mes vœux sont résolus.
 Il fervira le Roi, je ferai sa fortune.
 Je veux que cette joie à nous deux soit com-
 mune.

Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
 Vous rendre tous heureux; c'est là ce qui sou-
 tient,

C'est là ce qui console, & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuse, & mon ame attendrie
 Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

La COMTESSE.

Qui donc en est plus digne?

Mad. AUBONNE *tristement.*

Ah!...

La COMTESSE.

Nos félicités
 S'alterent du chagrin que tu montres sans cesse.

Mad.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

La COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.

Ton fils nous aidera.

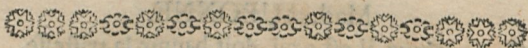
Mad. AUBONNE.

Mon fils!... Madame!... Allons.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE I.

JULIE, *Mad.* AUBONNE,
CHARLOT *au fond.*

JULIE.

ENfin je le verrai ce charmant Henri-Quatre,
Ce Roi brave & clément qui fait plaïre & combattre;
Qui conquit à la fois son Royaume & nos cœurs,
Pour qui Mars & l'Amour n'eurent point de riveurs,
Et qui fait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des Ligueurs, des Romains, des Héros & des Belles.

CHARLOT.

Elle aime ce grand homme, elle est tout comme moi.

JULIE.

Lifette à me parer a réussi, je crois;
Comment me trouvez-vous ?

Mad. AUBONNE.

Très-belle & très-bien mise.
Vous feriez peu fâchée (excusez ma franchise)
D'essayer tant d'apas, & d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JU-

JULIE.

Oui, ses yeux seulement... il a le cœur fort tendre;
 On me l'a dit du moins; je n'y veux point prétendre.
 Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet...
 Eh, mon Dieu! j'aperçois qu'il me manque un
 bouquet.

CHARLOT.

(il sort.)

Un bouquet! Allons vite.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, belle Julie,
 Ce grand Prince ici même aujourd'hui vous marie.
 Il signera du moins le contrat projeté,
 Qui sera par Madame avec vous présenté.
 Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
 Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur soit tou-
 ché?

Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
 Par la digne Comtesse en ces murs élevée,
 Conduite par vos soins, à son fils réservée,
 Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
 Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour.
 Il n'a jamais montré ces douces complaisances
 Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
 Il est sombre, il est dur, il me doit allarmer;
 Il fait être jaloux, & ne fait point aimer.
 J'aime avec passion sa vertueuse mere;
 Le fils me fait trembler: quel triste caractère!
 Ses airs & son ton brusque, & sa grossiereté
 Affligent vivement ma sensibilité.
 D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
 La nature me fit une ame honnête & tendre,
 J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad.

Mad. AUBONNE.

Parlez net,
 Développez un cœur qui se cache à regret ;
 Le Marquis est haï.

JULIE.

Tout autant qu'haïssable.
 C'est une averfion qui n'est pas furmontable.
 A fa mere, après tout, je ne puis l'avouer.
 De quinze ans de bontés je dois trop me louer.
 Je percerais fon cœur d'une atteinte cruelle,
 Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
 Voilà mes sentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mad. AUBONNE.

Ce mariage là fera des malheureux.
 Ah ! comment nous tirer du fond du précipice !

JULIE.

Et moi, que devenir ? comment faire, Nourrice ?
 Tu ne me réponds point, tu rêves tristement ;
 Ma chère Aubonne !

Mad. AUBONNE.

Eh bien ?

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
 Engager la Comteffe à différer la chose ?
 Tu fais la gouverner, ton avis en impose ;
 Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
 A me laisser le tems de me déterminer. . .
 Mais réponds donc.

Mad. AUBONNE.

Helas !... Oui, ma belle Julie. . .
 Votre demande est juste... elle sera remplie.

SCENE

SCENE II.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien... Le vôtre est bien mieux fait,

Mieux choisi, plus brillant... Que votre fils, ma bonne,

Est galant & poli!... tous les jours il m'étonne.

Est-il vrai qu'il nous quitte?

Mad. AUBONNE.

Il veut servir le Roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.

Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie

A servir dignement la divine Julie.

Heureux! qui recherchant la gloire & le danger,

Entre un héros & vous pourrait se partager!

Heureux! à qui l'éclat d'une illustre naissance

A permis de nourrir cette noble espérance!

Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,

Vers la gloire, de loin, si je peux m'élever,

Si quelque occasion, quelque heureux avantage

Peut jamais pour mon Prince exercer mon courage,

De

De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie!
Elevée avec vous, moi que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la Comtesse & ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mere, &, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler; tout le Château vous
aime.

Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mad. AUBONNE *soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah, ma mere! à mon cœur il manque l'éloquence,
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance!
Faites-moi mieux parler que je ne puis...

JULIE.

Charlot...

Non... Monsieur... mon ami... ma mere... que ce
mot

De Charlot... convient mal... à toute sa personne!

Mad. AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien... Mais vous êtes trop
bonne

JULIE.

Charlot... ma bonne...

Mad. AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de Monsieur le Marquis?

L'art

L'art n'a rien pû fur l'un, dans l'autre la nature
Semble avoir prodigué tous ses dons fans mesure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le Roi vient aujourd'hui,
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui.

[à Charlot.]

Je voudrais répéter... Vous dansez comme un
ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'est point étrange,
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos Courtisans attirent les regards,
Les armes, le dessein, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique;
Et c'est pour votre mere un plaisir bien parfait.
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah! vous seule en servez... Mais le respect, le zèle
Me forcent d'obéir... Il faut un violon.
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu, non.
Vous chantez à merveille, & votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence.
Affeyez-vous, ma mere, & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point sur-
pris.

C

Elle

[*Elle s'assied. Ils dansent, & Charlot chante.
Il commence par des tarala lara.*]

Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois,
A son choix.

Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois.
Qui pourrait l'aprocher,
Sans chercher

Le danger?

On meurt à ses yeux fans espoir,

On meurt de ne les plus voir.

Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois.

JULIE *après avoir dansé un seul Couplet.*
Vous êtes donc l'auteur de la chançon?

CHARLOT.

Madame,

C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés,
Par votre goût, fans doute, ils seront rejettés.

JULIE.

Ils n'offensent personne... ils ne peuvent déplaire,
Ils ne peuvent sur-tout exciter ma colère...
Ils ne font pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!... je n'oserais
Perdre ainsi le respect... profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre.
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad.

Mad. AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que Madame en pût aussi jouir.

[Julie recommence à danser avec Charlot què
repète l'air.]

Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois.

(Ils dansent la reprise.)

Vous seule ornez ces lieux.
Des Rois & des Dieux

Le maître est dans vos beaux yeux.

Ah! si de votre cœur

Il était vainqueur,

Quel bonheur!

Tout parle en ce beau jour

D'amour.

Un Roi brave & galant,

Charmant,

Partage avec vous

L'heureux pouvoir de régner sur nous.

Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois, &c.

On meurt de ne les plus voir!



 SCENE III.

Le Marquis entre & les voit danfer. Mad. Aubonne est affise & cout.

Le MARQUIS.

MEurt de ne les plus voir!... Notre belle
héritiere,
Avec Monsieur Charlot vous êtes familiere;
Vous danfez aux chansons dans un coin du logis.

CHARLOT.

Pourquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre, quand je veux, devant Madame Au-
bonne,
Pour danfer un menuet la leçon qu'il me donne.

Le MARQUIS.

Il donne des leçons! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup, & les payez-vous cher?

JULIE.

J'en dois avoir, Monsieur, de la reconnoissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous cause quelque ennui,
Que n'avez-vous appris à danfer comme lui?

Le MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, Monsieur, votre injuste colere.
Vous aviez assuré votre adorable mere

Que

Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer,
Mon cœur la méritait, il l'osait espérer.

[*Montrant Julie.*]

Ce noble & digne objet, respectable à vous même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême;
Ses ordres sont sacrés, chacun doit les remplir:
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. AUBONNE.

C'est très-bien riposté; Charlot doit le confondre.

Le MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne fais que répondre.
Ecoute mon garçon, je te défends * ... à toi,
De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que
moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Eh comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

Le MARQUIS.

Il m'offusque toujours... tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... En un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari me verrai-je livrée!...
Allez, votre colere est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous,
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites hair... Monsieur, prenez y garde;
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect,
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse;
Mais...

C 3

Le MAR-

* Charlot le regarde fixement.

Le MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot!... Que tout cela
me blesse!...

Sortez, & devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais Monsieur...

Le MARQUIS *menaçant Charlot.*

Si...

CHARLOT.

Quoi? si...

Mad. AUBONNE *se jettant entr'eux deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix.

Eh, mon Dieu, je crains tout.

Le MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure;

Je te l'ordonne...

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monsieur, je fais ce que je doi;

(Regardant Julie.)

Mais enfin, j'ai fait vœu de fuivre en tout sa loi.

Le MARQUIS.

Ah! c'en est trop, faquin!

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue,

Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.

Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri

Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.

De vos expressions j'ai l'ame un peu frappée.

A mon côté, Monsieur, si j'avais une épée,

Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,

Pour m'épargner peut-être un si doux compli-

ment.

Le MARQUIS.

Quoi! misérable!...

JU-

JULIE.

Encore!

Mad. AUBONNE.

Allez, mon fils, de grace,
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place.
Tout ira bien; cédez, quoique très-offensé.

CHARLOT.

Ma mere... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.

[il sort.]

Mad. AUBONNE.

Ah! c'en est fait; mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

Le MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colere.

[Il sort.]

SCENE IV.

JULIE, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

Non, vous n'aurez jamais ce brutal de Mar-
quis...
Ces nœuds infortunés sont trop mal assortis.

C 4

JU-

JULIE.

Quoi! tu me serviras!

Mad. AUBONNE.

Je réponds que sa mere

Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire..

M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai.

Mad. AUBONNE.

O fortune! ô destin! que tout change à ton
gré!...

Du public cependant respectons l'allégresse.

Trop de monde à present entoure la Comtesse.

Comment parler? comment par un trouble cruel,

Contrister les plaisirs d'un jour si solemnel?

JULIE.

Je le fais, & je crains que mon refus la blesse.

Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler,

Hélas! je n'ai rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle,

Sur tes conseils prudens, sur ta tendre amitié.

De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas! tout, dès long-tems, trompa mes esperan-
ces.

JU-

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles tranfes. . .
N'importe . . . je le veux . . . je ferai mon devoir:
Je ferai juste.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon espoir.

SCENE V.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET.

BABET.

Allez, votre Marquis est un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le fais que trop.

BABET *toute essoufflée.*

Vous savez qu'on aprête

Cette longue feuillée où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits disposé cent lumieres
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens sça-

vans.

Ce spectacle admirable attirait les passans ;
Les filles l'entouraient ; toute notre sequelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint faisant tous ces apprêts ;
Mais Monsieur le Marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer, & Charlot au contraire

C 5

A

A dit que tout est bien. Le Marquis en colere
 A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit;
 Ce silence au Marquis a causé du dépit,
 Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire,
 Qu'en descendant vers nous Charlot est chû par

terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé.

BABET.

Non, il s'est lestement
 Relevé d'un seul faut. Il s'est fâché vraiment,
 Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle

Il peut naître aisément une grande querelle.
 Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

S C E N E VI.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET,
 GUILLOT.

GUILLOT *accourant.*

AH, mon Dieu! quel malheur!

JULIE.

Quoi?

Mad. AUBONNE.

Qu'est-il arrivé?

GUILLOT.

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur...

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

GUILLOT.

Il ne donnera plus de soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah, mon Dieu ! que dis-tu !

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,

Pas grand'chose.

Mad. AUBONNE.

Eh, butor ! dis donc vite, de grâce ;

Ce qui s'est pu passer, & tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas tout est passé. Le Marquis là dehors
Est troué d'un grand coup tout à travers du
corps.

Mad. AUBONNE.

Ah, malheureuse !

JULIE.

Hélas ! vous répandez des larmes.

Mais ce n'est pas Charlot, Charlot n'avait point
d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent
Poursuivait notre ami, ma foi, très-vertement.
L'autre qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un Ecuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin : Charlot, garde-toi bien

D'at-

D'attendre Monseigneur, il ne ménage rien ;
 J'ai trop à mes dépens appris à le connaître ;
 Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à son maître.
 Mais Charlot lui disait: Monsieur, n'approchez
 pas;

Il s'est trop approché, voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

Hélas !

Allons le secourir, s'il en est tems encore.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Non, il n'en est plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juste Ciel que j'implore !...

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
 Cachons bien à sa mere un si triste accident.

Mad. AUBONNE.

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du Château que cette horrible af-
 faire

Sous mes yeux s'est passée, & presqu'au même in-
 stant ;

Pour préparer Madame à cet évènement,
 J'empêche, si je puis, qu'on n'entre & qu'on ne
 forte ;

Je

Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
 Madame heureusement se retire en secret
 Dans ce moment fatal au fond d'un cabinet,
 Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre;
 Ne blessons point un cœur si sensible & si tendre;
 Epargnons une mere.

JULIE.

Hélas! à quel état

Sera-t-elle réduite après cet attentat!
 Je plains son fils... le tems l'aurait changé peut-
 être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant, mais il était mon maître.

Mad. AUBONNE.

Quelle mort! & par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juste Ciel!

Dans le plus beau des jours, dans le plus solem-
 nel;

Quand le Roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,

Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne

Aux mains de la Justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant.
 La Justice est injuste!

L'INTENDANT.

Ah! les loix font bien dures.

BABET *filant.*

Charlot seroit pendu?

GUILLOT.

Ce font des aventures

Qui

Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir ;

On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le Marquis est-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute ;

Le Médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource ?

GUILLOT à *Babet.*

Ecoute,

Il en difait de moi l'an passé tout autant ;

Il croyait m'enterrer, & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance :

Mes enfans, au logis gardons bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mere a déjà tout appris.

Mad. AUBONNE.

J'en mourrai... mais allons... le dessein en est pris.

(Elle sort.)

BABET.

Ah ! j'entends bien du bruit & des cris chez Madame.

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame

D'une si bonne mere éprouve les douleurs !

Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

SCENE I.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT,
CHARLOT.

CHARLOT *au milieu d'une troupe de Gardes.*

J'aurais pu fuir fans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je desire la mort, & j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La Justice est ici. Madame la Comtesse
Sait la mort de son fils, la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le Roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revanger, imiter ma sagesse,
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien
mieux

Tuer quatre Marquis, qu'être tué par eux?

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

CHAR-

CHARLOT.

Qu'on souffrira du moins que je parle à ma
 mere: J'espere

Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi? ta mere est complice?

BABET.

Il me met en colere;
 Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien
 faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
 Indigne de sa mere, & bientôt condamné.
 Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse!
 Et que je plains Julie! Elle avait la tendresse
 De Monsieur le Marquis; & mes funestes coups
 Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
 Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
 Où l'on daigne m'aimer... où je fus si coupable...

(à l'Intendant.)

Vous, Monsieur, si jamais dans leur triste maison,
 Après cet attentat vous prononcez mon nom,
 J'ose vous conjurer de bien dire à Madame
 Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon
 ame;

Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
 Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.
 Daignez en dire autant à la noble Julie.
 Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
 Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
 Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes
 pleurs.

Ils

Ils ne font pas pour moi... la source en est plus
belle...

Adieu... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne fais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot!... Charlot plaît, quoi
qu'il fasse,

On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET à ceux qui emmenent Charlot.

Messieurs, de grace,

Ne l'enlevez donc pas!... Suivons au moins des
yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

S C E N E II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens & sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour-à-tour
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la Nourrice fidèle
Devant la secourir ne soit point auprès d'elle?
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

D

L'IN-

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras ;
 Par une fausse porte elle s'est éclipée.
 Je prends part aux chagrins dont elle est oppres-
 sée ;
 Elle est pour son malheur mere du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous se défier ?
 Le Roi viendra bientôt, son seul aspect fait grace,
 Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
 D'un Bourgeois Champenois qui tue un grand
 Seigneur.
 L'exemple est dangereux après ces tems d'hor-
 reur,
 Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles
 Vit tous les droits sans force & les loix inutiles.
 A peine nous sortons de ces tems orageux.
 Henri qui fait sur nous briller des jours heureux,
 Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la
 brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
 Je suis la cause, hélas ! de cet affreux malheur.
 Ne me reprochant rien dans ma simple candeur,
 J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me
 faire.
 Ce malheureux Marquis, dans sa fotte colere
 Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
 A tuer son Seigneur, & fort innocemment.
 Je saurai recourir à la clémence auguste,
 Aux bontés de ce Roi galant autant que juste.

Je

Je n'avais répété ce menuet que pour lui,
Il y fera sensible, il fera mon appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

S C E N E III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET *accourant.*

Au secours ! ah, mon Dieu, la misère ?
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi, Babet ?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O Ciel !

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas ! d'un air bien malhon-
nête.

Pour comble de malheur le Roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait pro-
mis.

On ne dansera point, plus de fête... Ah, Madamé!
Que de maux à la fois !... tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot est en prison !

D 2

L'IN.

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas de le fauver prenez sur vous le soin.
Chacun vous aidera, tout le Château vous prie :
Les morts ont toujours tort, & Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y soit bien long-tems.

JULIE.

Madame fort déjà de ses apartemens.
Dans quel accablement elle est enſévelie!

SCENE IV.

*Les Acteurs précédens, la COMTESSE
soutenuë par deux femmes.*

La COMTESSE.

MES filles, laissez-moi, que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT à Babet.

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

[*Ils sortent.*]

La COMTESSE *se jettant dans un fauteuil.*
O ma chere Julie! en ma douleur profonde
Ne m'abandonnez pas... Je n'ai que vous au
monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mere, & mon cœur
Répond toujours au vôtre, & sent votre malheur.
La COM-

La COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée!
Ah! j'avais espéré vous rendre fortunée

JULIE.

Je pleure votre fort... & je fais m'oublier.

La COMTESSE.

Le Roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête & si sainte & si chere,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah, Julie!

JULIE.

En ce tems, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au Roi les hon-
neurs!

La COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte.
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte,
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le Roi ne viendra point... tout a changé de
face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa gra-
ce? ...

La COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vû bien pressé;
A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé.

La COMTESSE *pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colere ...

D 3

La

La COMTESSE *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mere.
Le fils de sa Nourrice, ô Ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les
aime,

En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

La COMTESSE.

Je l'aimais tendrement, mon sort est plus affreux.
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

La COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre Nourrice

Fera donc la troisieme!

La COMTESSE.

Ah: je n'en puis douter!

Elle est mere... & je fais ce qu'il doit en couter.
Hélas! ne parlons point de vengeance & de peine;

Ma douleur me suffit.

[*On entend du bruit.*]

JULIE.

Quelle rumeur soudaine!

Le peuple derrière le théâtre.

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi!

La COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô Ciel! il vient chez moi!

SCENE

SCENE V.

Le COURIER *en bottes, qui était parti au premier Acte, arrive.*

JULIE.

Charlot fera sauvé!

Le COURIER.

Le Duc de Bellegarde

Dans la cour à l'instant vient avec une garde.

Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le Roi ne viendra point?

Le COURIER.

Je n'en ai rien appris,

Il est à la distance à peu près d'une lieue,

Dans un petit village avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en fuis sûre.

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive, suivi de plusieurs Domestiques de la maison. On arrange trois fauteuils.*

La COMTESSE *allant au-devant de lui.*

AH, Monsieur! vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

D 4

Le

Le DUC.

Je l'espere, Madame; ici le Roi m'envoie;
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(A Julie qui veut sortir.)

Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, Madame, & sur le vôtre;
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.

(Il s'assied entr'elles.)

Une Madame Aubonne, accourant vers le Roi;
S'est jettée à ses pieds, a parlé devant moi!
Le Roi, vous le savez, ne rebute personne

La COMTESSE.

Ce Prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'ame grande & bonne!

Le DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... Ne vous affligez point,
Madame, & jusqu'au bout souffrez que je m'ex-
plique.

Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique.
On le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné de sa mere inconnu.

La COMTESSE.

Il est trop vrai.

Le DUC.

C'était au tems même où la guerre;
Ainsi que tout l'état, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs,
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs.
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jettée;
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

(Tous se levent.)

La

La COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe! Ah, grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien

Est faisi, transporté.

La COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

La COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie.

Mais... serait-il bien vrai?

Le DUC.

Rien n'est plus avéré.

La COMTESSE.

Ah! si j'avais rempli ce devoir si sacré,

De ne pas confier au lait d'une étrangere

Le pur sang de mon sang, & d'être vraiment mere,

On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

Le DUC.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

La COMTESSE.

Cependant,

Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

(On s'affied encore.)

Le DUC.

Le Ciel avec le Roi vous a rendu justice.

Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.

Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.

Vos soins vous attachaient à cette créature,

Et l'habitude en vous passait pour la nature.

La Nourrice voulut dissiper votre erreur,

Elle n'osa jamais allarmer votre cœur,

D 5

Craignant,

Craignant, en disant vrai, de passer pour menteuse,

Et la vérité même étoit trop dangereuse,
 Dans un billet secret avec soin cacheté,
 Son mari, vieux, Soldat, mit cette vérité.
 Le billet déposé dans les mains d'un Notaire,
 Produit aux yeux du Roi, découvre le mystère.
 Le Soldat même à part interrogé long-tems,
 Menacé de la mort, menacé des tourmens,
 D'un air simple & naïf a conté l'aventure.
 Son grand âge n'est pas le tems de l'imposture.
 Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
 Il a tout confirmé. Des témoins entendus
 Sur le lieu, sur le tems, sur chaque circonstance,
 Ont sous les yeux du Roi mis l'entière évidence.
 On ne le trompe point, il fait sonder les cœurs,
 Art difficile & grand qu'il doit à ses malheurs.
 Ajoûterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
 Que pour aimable & brave en ces lieux on re-
 nomme.

De votre pere, hélas ! c'est le portrait vivant.
 Votre pere mourut, quand vous étiez enfant,
 Massacré près de moi, dans l'horrible journée
 Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
 C'est lui même, vous dis-je, oui, c'est lui: je l'ai vu!
 Frappé de son aspect, j'en suis encor ému,
 J'en pleure en vous parlant.

La COMTESSE.

Vous ravissez mon ame.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits !

Le DUC.

Agréez donc, Madame,

Que la triste Nourrice, appuyant mes récits,
 Puisse ici retrouver son véritable fils.

Il était expirant, mais on espere encore
 Qu'il pourra réchapper. Sa mere vous implore,
 Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.

SCENE DERNIERE.

Les Auteurs précédens, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE *se jettant aux pieds de la
 Comtesse.*

J Ai mérité la mort.

La COMTESSE.

C'est assez, levez-vous.

Je dois tout pardonner, puisque je suis heureuse.
 Tu m'as rendu mon sang.

[*La porte s'ouvre, Charlot paraît avec tous les
 Domestiques.*]

CHARLOT *dans l'enfoncement.*

O destinée affreuse!

(*Avançant que lques pas.*)

Où me conduisez-vous!

La COMTESSE *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils.

CHARLOT.

Vous, ma mere!

Le DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O Ciel, je te bénis!

La

La COMTESSE *l'embrassant.*

Oui, reconnais ta mere, oui, c'est toi que j'em-
brasse.

Tu fauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

Le peuple derriere le théâtre.

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi!

Le DUC.

Pour le coup, c'est lui-même. Allons tous; c'est
à moi

De présenter le fils, & la mere, & Julie.

La COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT *Marquis.*

Je ne fais où je suis.

La COMTESSE.

Rendons grace à jamais

Au Duc de Bellegarde, au grand Roi des Français.

Mon fils . . .

CHARLOT *Marquis.*

J'en ferai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon Maî-
tre.

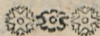
CHARLOT *Marquis.*

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

Tout le monde crie.

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi.

Fin du troisieme & dernier Acte.



PIECES DE THÉÂTRE

imprimées à Dresde,

chez GEORGE CONRAD WALTHER,

Libraire de la Cour.

- L**e jeune Homme à l'épreuve, Comédie en prose, & en cinq Actes, par Mr. *Destouches*, 8.
 la Coquette fixée, Comédie en trois Actes, & en vers, par Mr. l'Abbé de *Voisenon*, 8.
 le Cercle, ou la Soirée à la Mode, Comédie en un Acte & en prose, 8.
 Le Legs, Comédie, en un Acte de Mr. *Mari-vaux*, 8.
 La jeune Indienne, Comédie en un Acte & en vers, par Mr. de *Chamfort*, 8.
 Le Préjugé à la Mode, Comédie en vers & en cinq Actes de *la Chaussée*, 8.
 Le Maître de Musique, Comédie mêlée d'Airiettes, parodie de l'italien, 8.
 Les Troqueurs, Opera-comique, par Mr. *Vadé*, 8.
 Le Cadi dupé, Opera-Bouffon, 8.
 l'Orpheline léguée, Comédie, en trois Actes, en vers, par Mr. *Saurin*, 8.
 On ne s'avise jamais de tout, Opera-comique, par Mr. *Sedaine*, 8.
 Les deux Chasseurs, & la Laitiere, Comédie en un Acte, par Mr. *Anseume*, 8.
 Isabelle & Gertrude, ou les Sylphes supposés, Comédie en un Acte, par Mr. *Favart*, 8.

Le



- Le Tuteur dupé, Comédie en cinq Actes & en prose, par Mr. *Cailhava d'Estandoux*, 8.
- Le Bucheron, ou les trois Souhairs, Comédie en un Acte, 8.
- Le Roi & le Fermier, Comédie en trois Actes, par *Sedaine*, 8.
- La Partie de Chasse de Henri IV. Comédie en trois Actes & en Prose, par Mr. *Collé*, 8.
- Tom Jones, Comédie lyrique en trois Actes. Imitée du Roman anglois de Mr. *Fielding*, par Mr. *Poinfinet*, 8.
- Le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. de *Belloy*, suivie de Notes historiques, 8.
- Le Philosophe sans le savoir, Comédie en Prose & en cinq Actes, par Mr. *Sedaine*, 8.
- le Triomphe de la Fidélité, Drame, par *E. T. B. d'A.* 8.
- Eugenie, Drame, par Mr. de *Beaumarchais*, 8.
- le Droit du Seigneur, Comédie, par *Voltaire*, 8.
- Zulime, Tragédie, par *le même*, 8.
- le Caffé, ou l'Ecoffaïse, Comédie, par *le même*, 8.
- la Femme qui a raison, Comédie, par *le même*, 8.
- les Scythes, Tragédie, par *le même*, 8.
- Charlot, ou la Comtesse de Givri, Comédie, par *le même*, 8.







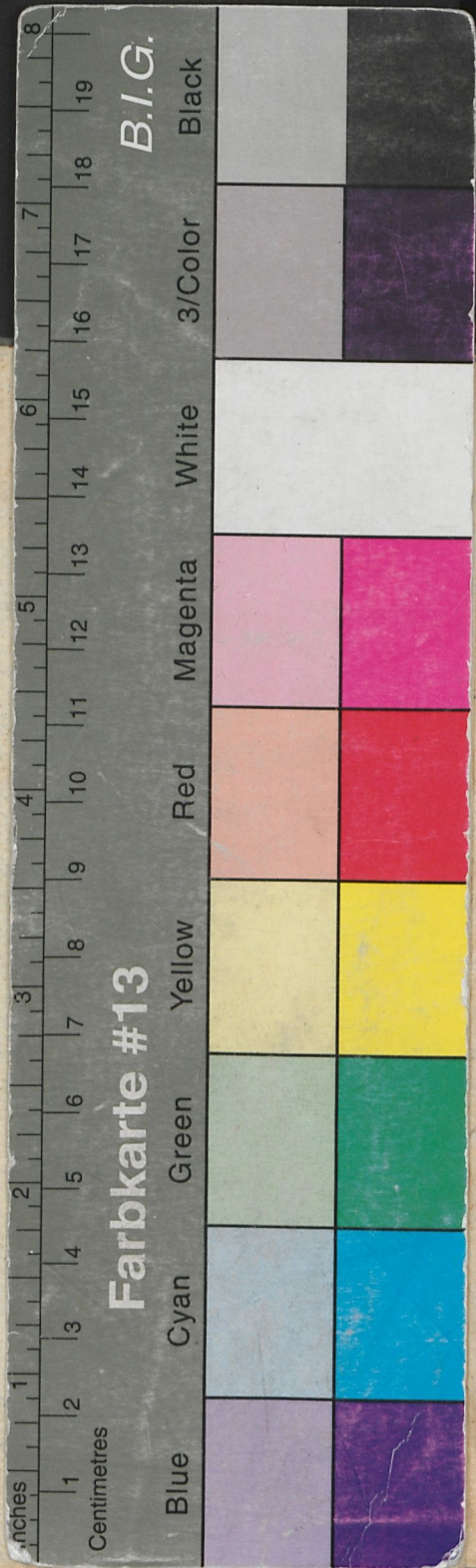
De

22 $\frac{2}{K,4}$ S


AB 22 $\frac{2}{K,4}$

X 283.72.19





CHARLOT,
OU
LA COMTESSE
DE GIVRI,
COMEDIE
EN TROIS ACTES,
Par Mr. de VOLTAIRE.


1771

à DRESDE, 1770.
CHEZ GEORGE CONR. WALTHER,
Libraire de la Cour.

